

La chronique théâtrale de Jean-Pierre Léonardini dans *L'Humanité* du 24 mai 2005 Des planches pourries

On doit à Chantal Meyer-Plantureux, enseignante à Paris-III, la biographie Bernard Dort, un intellectuel singulier, parue en 2000. Elle dirige, aux Éditions Complexe, la collection « Le théâtre en question », dans laquelle elle a déjà publié des textes de Zola (le Naturalisme au théâtre), Romain Rolland (le Théâtre du peuple), des écrits de Robert Brasillach sur Baty, Copeau, Dullin, Jouvet, les Pitoëff, ainsi qu'un panorama sur un siècle de critique dramatique, de Francisque Sarcey à Bertrand Poirot-Delpech.

Elle sort un essai révélateur, *les Enfants de Shylock ou l'antisémitisme sur scène* (1). On n'ignore pas combien la pièce de Shakespeare, le Marchand de Venise, laquelle a justement pour héros sombre Shylock, qui prête avec usure et réclame « une livre de chair » en paiement de la dette d'un chrétien, a durablement hypothéqué la représentation du Juif. On sait moins que l'interprétation pittoresque qu'en donna l'acteur Firmin Gémier (nez busqué, barbe en pointe, bosse dans le dos, doigts crochus) ne contribua pas peu à la typologie qu'on retrouvera tout au long de l'avant-guerre, pour ne rien dire de l'Occupation où l'exposition « Le Juif et la France », en 1941 au Palais Berlitz, s'inspirera, en les caricaturant, des traits de l'auteur dramatique à succès Henry Bernstein, bête noire des antisémites alors au pouvoir, qui avaient forgé leurs armes dès l'affaire Dreyfus. Dullin perpétua la leçon en « judaïsant » sans vergogne son Volpone, avec kippa et tout le toutim.

Chantal Meyer-Plantureux, sur la foi de documents d'archives, de recherches en bibliothèques, de savantes investigations, établit dans la sphère théâtrale une sourcilleuse recension de l'antisémitisme, honteuse passion française qui fut un temps une prise de position politique reconnue comme telle, sous l'influence notamment des thèses abjectes de Drumont, auteur de la France juive, créateur en 1892 du journal la Libre Parole, et qui tenait que « tous les théâtres de Paris sont aux mains des

Juifs ». Octave Mirbeau et Romain Rolland eux-mêmes donnèrent un temps dans le panneau. Léautaud y alla de son couplet. L'antisémitisme fut aussi une mode intellectuelle. Les frères Goncourt s'y distinguèrent affreusement. Leur roman *Manette Salomon* - construit autour de la figure d'une juive ensorceleuse -, adapté à la scène, connaît l'échec en 1896. Voici ce qu'écrivait Edmond de Goncourt en préface :

« Je n'ai pas peur des individus, j'ai peur de la race, de cette race qui a incontestablement des aptitudes très supérieures aux races aryennes, pour gagner de l'argent, pour conquérir le capital [...]. Oh ! Je n'exige pas qu'ils soient pendus, fusillés - un jour seulement, en plaisantant, j'ai demandé, dans mon *Journal*, que la famille Rothschild fût habillée en jaune. »

Tout est à peu près du même tabac dans l'espèce de catalogue sur le sujet que constitue l'ouvrage de Chantal Meyer-Plantureux. En bonne historienne des mentalités, elle se garde de l'excès dans la dénonciation, s'efforce à l'objectivité, laissant parler la monstruosité arrogante ou l'allusion fielleuse, telles qu'en elles-mêmes les perpétuent les textes qu'elle cite à comparaître. Elle entend « ne pas jouer les procureurs » mais restituer « une mémoire confisquée ». De Pierre Brisson à Léon Daudet, de Lucien Dubech à Lucien Rebatet, c'est en effet une antienne sur la race qui s'infiltré partout et parasite tout. Le « théâtre juif ou enjuivé » renvoie donc l'image d'un médiocre théâtre de boulevard, gage d'argent facile, par contraste avec la scène pure, pauvre, de l'avant-garde d'alors, celle de Dullin, Baty ou Copeau, « vrais » artistes ceux-là. On saisit du coup la complexité du clivage droite-gauche dans le champ intellectuel d'alors. Ce n'est pas le moindre mérite de ce livre que de permettre d'éprouver et de comprendre, à l'épreuve du temps, que l'antisémitisme, des années 1880 à la Seconde Guerre mondiale, contamina l'ensemble de la vie théâtrale française, à un point tel que certains auteurs dramatiques juifs mêlèrent parfois leur voix au concert antisémite. De pièces qui à l'époque firent débat, voire scandale, à présent tombées dans l'oubli et livrées à la seule critique rongeuse des souris, Chantal Meyer-Plantureux livre la trame, inventorie les

appréciations critiques à leur endroit. Elle donne aussi à lire des textes des uns et des autres, de Léon Blum notamment, dans l'Humanité et ailleurs, en sa qualité de critique avisé, plus qu'attentif à la « question juive », qui moucha de belle façon Maurice Donnay (1859-1945), auteur du Retour de Jérusalem, dont les ayants droit ont refusé à Chantal Meyer-Plantureux l'autorisation de publier une scène particulièrement significative. N'est-ce pas que, mine de rien, ce passé enfoui continue d'être brûlant ? Ses séquelles perdurent, même si l'antisémitisme ne peut plus s'afficher au grand jour.

(1) 270 pages, 19,90 euros. Format 12,3 × 21,5 cm,

avec un cahier photos de huit pages.